



**HAL**  
open science

## D'une quête l'autre : la visite de Notre-Dame

Sylvie Sagnes

► **To cite this version:**

Sylvie Sagnes. D'une quête l'autre : la visite de Notre-Dame. Etienne Anheim; Anne-Julie Etter; Ghislaine Glasson-Deschaumes; Pascal Liévaux. Les patrimoines en recherche(s) d'avenir, Presses universitaires de Paris Ouest, pp.109-120, 2019, 2840163381. halshs-02586225

**HAL Id: halshs-02586225**

**<https://shs.hal.science/halshs-02586225>**

Submitted on 4 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## D'une quête l'autre : la visite de Notre-Dame de Paris

Sylvie SAGNES

« Loin du monument », sinon aux antipodes, l'irruption au cœur du patrimoine de « l'ordinaire, [du] familial, [de] l'intime » suppose bien plus qu'une simple extension des limites du patrimonialisable, ainsi que le montre Daniel Fabre, auquel sont empruntés les termes de ces premières lignes, termes qu'il avait pour sa part soigneusement choisis pour former le titre d'une synthèse appelée à faire date<sup>1</sup>. S'employant à caractériser le moment patrimonial que nous vivons, l'anthropologue souligne, outre la diversification des patrimoines, l'affirmation du droit de tout un chacun – ou, pour le dire dans le vocabulaire unesquien, des « communautés » – à désigner, à instaurer ce qui fait patrimoine. Il fait remarquer par ailleurs le corollaire de cette revendication, à savoir une jouissance des biens patrimoniaux privilégiant l'expérience, ainsi que l'enjeu sous-jacent d'une identification « à la carte » aux passés ressuscités, lesquels renvoient moins à l'histoire qu'à une origine, à un temps d'avant, voire à un présent à éterniser. Ainsi mise en perspective, l'évolution vers le « tout patrimoine » que d'aucuns fustigent ne saurait être réductible à une simple fuite en avant. En effet, plus qu'il n'accuse le trait de tendances déjà là, notre présent du patrimoine renverse les principes propres à l'âge du monument, qui réservent l'onction patrimoniale, prérogative de l'État, aux seuls éléments capables d'illustrer le grand récit d'une histoire nationale aux accents présentistes, afin d'étayer une identité nationale commune. Cela étant, pas plus qu'il n'en opère une amplification, le fait patrimonial ne se substitue au dispositif monumental. Les logiques présidant à l'un et à l'autre coexistent, ce dont on se convainc à focaliser son attention sur la médiation dont la compatibilité avec les deux systèmes ne laisse a priori de surprendre. Recourant volontiers à une pédagogie de l'action, elle apparaît à bien des égards comme un moyen d'appropriation, d'identification,

1. FABRE Daniel, « L'ordinaire, le familial, l'intime, loin du monument », in *Le Tournant patrimonial. Mutations contemporaines des métiers du patrimoine*, VOISENAT Claudie & HOTTIN Christian (dir.), Paris, MSH, 2016, p. 43-58.

de subjectivation particulièrement adapté aux nouvelles patrimonialités, marquées au coin d'immatérialité, en même temps qu'elle s'impose comme l'espace privilégié d'expression des amateurs de patrimoine, promus au rang de médiateurs « naturels ». Ce faisant, force est aussi de constater que son domaine d'exercice englobe tous les patrimoines, sans exclusive, et que sa mise en œuvre fait appel au récit, sans parler du fait qu'elle constitue un secteur professionnel dont la structuration grandissante suppose la perpétuation d'une imposition du savoir « top down ». Rapportée à un moindre degré de généralité, à l'échelle des situations concrètes, la coexistence des modèles se vérifie également. Ainsi en va-t-il du terrain présenté ici : mixte, il emprunte au dispositif monumental l'objet donné à découvrir (la plus « nationale » des cathédrales, Notre-Dame de Paris) ainsi que les modalités de sa découverte (la visite guidée toute en paroles), et au dispositif patrimonial le recrutement des préposés à la médiation (des amateurs bénévoles). Se jouant visiblement des différences et des antagonismes, la médiation semble les enjamber allègrement, sinon en dénier la pertinence. Mais s'agit-il bien de cela ? N'est-elle pas plutôt le lieu, le temps, le moyen du ou des compromis ? De quelles représentations nouvelles est-elle alors le laboratoire ?

Notre-Dame de Paris est aujourd'hui, avec ses vingt millions de visiteurs par an, le monument le plus visité à Paris, en France et peut-être au monde. Il est vrai que la cathédrale n'est pas un monument tout à fait comme les autres, s'en distinguant par son histoire, étagée sur près de neuf siècles, dont bien des chapitres se rapportent à la grande Histoire. Depuis Philippe le Bel en effet, le pouvoir royal y a imprimé sa marque. Chargée d'*ex-voto*, emplie d'étendards pris à l'ennemi, elle résonnait aux heures glorieuses des *Te Deum* les plus solennels et tout aussi bien se drapait-elle d'affliction pour servir de cadre aux funérailles des plus grands serviteurs du royaume. La Révolution, puis tous les régimes jusqu'à nos jours (monarchie, républiques, empires et même Vichy) n'ont pas manqué d'en récupérer l'aura et d'en perpétuer ou d'en réinventer les usages. « Lieu privilégié de la sacralité d'État<sup>2</sup> », Notre-Dame s'est imposée de fait très tôt et durablement au nombre des monuments incarnant la Nation, ce qui l'a disposée à entrer tout aussi précocement dans l'histoire en marche du tourisme. Si elle n'échappe pas aux assauts du vandalisme révolutionnaire et aux dégradations immédiatement postérieures auxquelles n'ont remédié que des « réparations de fortune<sup>3</sup> », elle a bénéficié

2. LE MOIGNE Frédéric, « 1944-1951 : les deux corps de Notre-Dame de Paris », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 78, 2003, p. 75.

3. PILLET Elisabeth, « Dans les tempêtes de l'histoire », in *La grâce d'une cathédrale, Notre-Dame de Paris*, Cardinal André VINGT-TROIS (dir.), Strasbourg, La Nuée bleue / DNA, 2012, p. 131.

à compter de 1844 d'une restauration dont le chantier, quoique conduit sous la direction énergique de Viollet-le-Duc et de Lassus, ne dura pas moins de deux décennies. Lui valant très vite la première place au hit-parade de ce qui doit être vu à Paris<sup>4</sup>, l'attrait architectural et artistique de la cathédrale ne s'est pas depuis démenti, objet d'une ferveur patrimoniale qui donne à penser au spécialiste de son histoire, Alain Erlande-Brandenburg, que « Notre-Dame a perdu sa signification première au profit d'une nouvelle que lui donnent les foules qui l'envahissent<sup>5</sup> ». Mais en est-on si sûr, sachant que sur les vingt millions de visiteurs, six restent sur le parvis quand les quatorze autres effectuent à l'intérieur des visites d'une durée moyenne de treize minutes ? Quant à la disparition de la valeur première du monument, entendons religieuse, elle paraît tout aussi hypothétique à considérer l'intensité de la vie paroissiale à Notre-Dame. En chiffres, cette vitalité se traduit par quinze desservants, quatre sacristains, trente clercs célébrant deux mille offices par an, dont une centaine de cérémonies particulières (ordination, baptêmes et confirmations d'adultes, messe chrismale, vénération mensuelle des reliques de la Sainte Couronne d'épines), mobilisant un cérémoniaire, quatre cents prêtres, cent diacres, soixante-dix séminaristes, trente bénévoles et soixante chanteurs<sup>6</sup>. Aussi, Notre-Dame apparaît-elle comme le lieu de deux affluences, certes sans commune mesure, mais potentiellement incompatibles. Le laissent entendre les « chut ! », qui retentissent sous les voûtes aux moments où le flux des visiteurs est le plus important, de même que la présence du gardien et de quatre surveillants.

La tension entre toutes les sacralités possiblement attachées à un monument semble ici comme surjouée. Cependant, du point de vue des desservants et des paroissiens, la réponse à cette cohabitation obligée ne saurait être réductible à ces manifestations d'agacement et de défiance. L'Église, confrontée ici comme ailleurs à la déchristianisation, « compte profiter de la présence des visiteurs pour faire entendre le message chrétien<sup>7</sup> » et trouver dans le tourisme culturel un moyen d'évangélisation. Ainsi, la Cathédrale<sup>8</sup> propose-t-elle

4. COHEN Evelyne, « Visiter Notre-Dame de Paris », in *Ethnologie française*, XXXII, n° 3, 2002, p. 503-513.

5. ERLANDE-BRANDENBURG Alain, « Notre-Dame de Paris », in *Les lieux de mémoire*, Tome III, *Les France* : Volume 1, « De l'archive à l'emblème », NORA Pierre (dir.), Paris, Gallimard, 1997, p. 359.

6. JACQUIN Patrick Mgr, « Une année à la cathédrale », in *La grâce d'une cathédrale, Notre-Dame de Paris*, op. cit., p. 327-331.

7. COHEN Evelyne, « Visiter Notre-Dame de Paris », op. cit., p. 511.

8. Par la majuscule, l'on distingue ici de la cathédrale-monument la cathédrale-institution, ensemble de services dédiés à la gestion des activités culturelles, des visites, des relations avec les médias, de la direction du personnel, etc.

aux touristes, dans une chapelle dite « d'accueil », des entretiens spirituels avec un prêtre, en neuf langues différentes, assortis de la possibilité de se confesser et de recevoir le sacrement du pardon. Elle organise par ailleurs un Accueil Jeunes, service à qui il revient de faire visiter le monument aux scolaires francophones. Enfin, elle délègue à l'association CASA (Communautés d'accueil sur les sites artistiques) la charge de toutes les autres visites et avec elle le soin de révéler les trois dimensions constitutives, selon elle, du monument : historique, artistique, spirituelle<sup>9</sup>.

#### LES CANONS D'UN GUIDAGE

CASA est une association fondée en 1967 par le Père Alain Ponsar. Comme son nom ne le dit pas explicitement, elle forme des communautés temporaires de jeunes, de 18 à 35 ans, qui, l'été, assurent bénévolement les visites guidées de monuments religieux, églises et abbayes. Dans les années 1970, la formule connaît un certain succès. L'association regroupe alors jusqu'à cinq cents membres, dont trois cent cinquante guides actifs (contre une centaine à l'heure actuelle) sur différents sites en France. Elle s'inscrit dans une nébuleuse associative, où se mêlent, dans des proportions variables, vie communautaire, bénévolat, apostolat et pastorale du tourisme<sup>10</sup>. CASA s'implante à Notre-Dame en 1972 et y forme, à compter de 1980, des communautés internationales, quasi fermées aux bénévoles francophones et plus restrictives du point de vue de l'âge, puisque réservées aux jeunes de 18 à 30 ans. Dans la même décennie, CASA Notre-Dame organise un accueil à l'année. Rompant avec la limite des 35 ans, la section recrute soit d'anciens

9. Les résultats présentés dans cet article sont issus d'une enquête plus large sur le guidage, conduite en 2012 pour le compte de l'association des Anthropologues appliqués (Toulouse), en réponse à l'appel à projets « Pour une ethnologie des métiers du patrimoine », lancé par le DPRPS (Département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique), Direction générale des patrimoines, ministère de la Culture et de la Communication.

10. Au nombre de ces associations, l'ARC (*Accueil, Rencontre, Communauté*), née en 1977, association œcuménique, s'attache, en juillet et août, à faire découvrir les édifices religieux d'Europe hors de France aux visiteurs francophones, public spécifique qu'accueillent également, dans les basiliques et les sites antiques de Rome, *Rencontres romaines*, créées en 1981 par Mère Lefebvre. *SPREV (Sauvegarde du patrimoine religieux en vie)*, fondée en 1984 et implantée en Bretagne, propose, outre des visites guidées, des « soirées du patrimoine » impliquant habitants, musiciens et chanteurs. *Art, Culture et Foi*, mise en place en 1989 à l'instigation de Mgr Lustiger, organise, outre des visites guidées, différentes activités culturelles dans les églises parisiennes. L'affiliation commune à *Ars et Fides*, « fédération chrétienne d'associations et de guides bénévoles » créée en 1984, signe le cousinage entre toutes ces associations.

guides CASA, soit de nouvelles recrues, le plus souvent de jeunes retraités, plus rarement des étudiants de l'École du Louvre et des guides encartés<sup>11</sup>.

L'action de ces CASA d'un nouveau genre ne trouve de réelle légitimité qu'à la veille de l'an 2000, au moment où le cardinal Lustiger, excédé par les « prises de parole<sup>12</sup> » qui perturbent le recueillement, entend mettre de l'ordre dans sa cathédrale et interdire les visites guidées, à l'exception toutefois de celles proposées par CASA. Est alors signée une convention liant l'association à la Cathédrale. La réaction des professionnels ne se fait pas attendre : le SNPT (Syndicat national des professions du tourisme) introduit une action en justice contre CASA devant le TGI (Tribunal de grande instance) de Paris pour demander l'interdiction des visites des bénévoles, pointant l'absence de l'agrément que requiert la loi. Tremblant pour eux-mêmes, mais aussi pour toutes les sections Jeunes et les associations apparentées qui pourraient pâtir, dans la foulée, d'une décision en leur défaveur, les CASA Notre-Dame se défendent en brandissant d'autres principes inscrits dans le droit français, en l'occurrence ceux de la liberté de religion et d'exercice du culte, garantis par la loi de 1905. Ainsi l'avocat de CASA s'emploie-t-il à démontrer que CASA a été mandatée par le desservant (pour preuve la convention) et que ses actes sont culturels, « à vocation catéchétique et non d'abord culturelle<sup>13</sup> ». Ces arguments l'emportent. Le TGI de Paris rend son jugement en janvier 2005 et déboute de ses demandes le SNPT qui interjette le jugement, mais se désiste par la suite. La cour d'appel de Paris constate donc en 2007 l'extinction de l'instance et le dessaisissement de la cour. L'issue de la procédure n'est pas sans incidence, dans la mesure où

11. Autrement dit détenteur d'une carte professionnelle. C'est la loi 92-645 du 13 juillet 1992 qui, en contraignant les opérateurs de voyages à faire appel à un guide agréé pour la conduite des visites commentées dans les musées et monuments historiques, a généralisé et systématisé la détention par les guides rémunérés d'une carte professionnelle. Le décret d'application 94-490 du 15 juin 1994 reconnaissait, si l'on compte bien, cinq types de guides. Modifiée en 1999 (décret 99-296), la législation en distinguait alors neuf, avant de ramener ce nombre à quatre en 2005 (décret 2005-791). Chacun de ces statuts impliquait un nombre d'années d'études (ou d'expérience), variable de l'un à l'autre, l'obtention de diplômes, de concours ou d'agréments différents, la maîtrise de compétences, notamment linguistiques, plus ou moins variées et la possibilité de guider sur un territoire plus ou moins large : local, régional, national. Le décret n° 2011-930 du 1<sup>er</sup> août 2011 relatif aux « personnes qualifiées pour la conduite de visites commentées dans les musées et monuments historiques » parachève ce travail de normalisation, définissant un seul et unique statut, celui de « guide-conférencier » (*Journal officiel de la République française* du 4 août 2011).

12. L'expression est celle en usage dans la réglementation des visites.

13. JACQUIN Patrick Mgr, DELVOLVÉ Laurent, *Liberté de religion et liberté d'exercice du culte. La défense des droits des desservants sur les édifices affectés au culte. Affaire CASA. Affaire Act'Up*, Paris, Cathédrale Notre-Dame de Paris, 2008, p. 47.

l'action de CASA se voit désormais définie, en droit, de nature spirituelle, culturelle et catéchétique.

À considérer le recrutement des guides, il semble bien, en effet, que l'on cherche à satisfaire aux critères de ce guidage d'un genre particulier et ce, tout d'abord, par la sélection opérée parmi les postulants.

Il y a vraiment un filtre pour entrer à CASA Notre-Dame, précise Louis. [...] On n'arrive pas en disant : « Je veux être guide et le lendemain je commence. » Ce n'est pas du tout comme ça que ça se passe. Donc il y a une personne chargée de l'accueil qui commence à discuter avec les gens, en essayant de voir quelles sont leurs motivations<sup>14</sup>.

Celles-ci dessinent un profil de guide qui intègre, outre le goût pour l'histoire et l'art, un certain engagement dans l'Église. En effet, à de rares exceptions près, les CASA ont été ou sont par ailleurs impliqués dans l'Église, ou par la prière, ou par l'action caritative, ou par la catéchèse (catéchisme, aumônerie, catéchuménat, évangélisation de rue).

Cela étant, CASA se défend de tout prosélytisme. On le dit et on le répète au micro de l'ethnologue : il ne s'agit surtout pas de « racoler », d'« embriquer les gens, surtout pas. Ça, surtout pas ! [...] On a le respect absolu du visiteur ». L'on s'applique donc moins à « convertir » qu'à « témoigner » ; on s'attache à « faire découvrir » la foi plutôt qu'à la « transmettre ». L'ambition, toute modeste soit-elle, ne pose pas moins problème, car comment donner forme à ce « côté spirituel », dans le dosage mesuré qui doit être le sien ? La solution s'énonce en termes d'effacement et est implicitement signifiée au visiteur dans le petit tract distribué à l'issue des visites. Là figurent quelques lignes extraites de l'Évangile de Luc relatives à la Visitation : « Bienheureuse celle qui a cru : ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira. » Le choix de cette phrase se veut un hommage au Père Ponsar qui concevait le guidage CASA « un petit peu comme la visite de Marie à Élisabeth » :

C'est pas tout à fait évident sa méditation, concède Louis, responsable de CASA Notre-Dame au moment de l'enquête (printemps 2012), mais c'est assez intéressant en disant que finalement, quand Marie est arrivée chez Élisabeth, Marie n'a pas eu le temps de parler, et Élisabeth a tout de suite perçu par transparence que Marie avait en elle le Christ, sans qu'elle parle.

Métabolisé en éthique de la « transparence », pareil souci de discrétion vaut tout aussi bien pour la foi à manifester que pour le monument à révéler :

14. Les citations qui ne font pas l'objet de notes sont tirées d'entretiens réalisés avec des bénévoles de CASA Notre-Dame, désignés par un prénom d'emprunt suivant la pratique conventionnelle en ethnologie.

Notre objectif, explique encore Louis, [c'est] de réussir à mettre en lien le visiteur avec le monument, et à la limite, [de] se retirer sur la pointe des pieds, [pour] que le visiteur soit en contact direct avec le monument. C'est un peu l'idéal. [...] Il faut éviter d'être l'intermédiaire indispensable.

On retrouve ainsi l'idée qui prévaut ailleurs, selon laquelle une médiation réussie est une médiation invisible, appelée à « disparaître dans sa propre réalisation<sup>15</sup> ». Ce principe étant posé, qu'en est-il dans la réalité vécue du guidage ?

#### LIBRES INTERPRÉTATIONS

À écouter les guides parler de leur expérience, il semblerait que cette disparition soit encore moins qu'un vœu pieu, un contresens. Nos guides aspirent à tout, sauf à la transparence et ce dont ils témoignent suggère même le contraire. Contrevenant allègrement aux consignes, ils n'hésitent pas à doubler le temps des visites (fixé à 90 min), imposant toujours un peu plus leur présence aux visiteurs. Louis qui, en tant que responsable de CASA Notre-Dame, devrait montrer l'exemple, avoue : « Hier, j'ai fait une visite de trois heures », et il semble même vouloir inverser la norme en précisant : « Le record, c'était une visite de trois jours avec les mêmes visiteurs, à Bourges. » Autant que ces dépassements, l'attention que les guides accordent à l'effet qu'ils produisent fournit un bon indice de leur désir d'être remarqué :

Je me souviens d'une Brésilienne, raconte Bénédicte, [...] elle tombe sur ma visite et elle me dit : « Mais ce n'est pas possible, ça c'est un cadeau, c'est un cadeau du Ciel. [...] [Et] je ne peux rien vous donner, parce que je suis partie sans sac, sans monnaie ». Je lui ai dit : « Ça n'a aucune importance. » Mais elle m'a dit : « Je ne vous oublierai jamais. »

Chaque CASA cultive par ailleurs la conscience de sa singularité, qu'induit la lecture personnelle et à chaque fois unique qu'il propose de la cathédrale. Tous peuvent faire le constat comme Agnès : « Oh ! Je connais bien au moins vingt-cinq ou trente visites d'autres personnes [...], des visites toujours différentes, [...] chacun a son style. » Mais chacun sait aussi que sa propre parole est soumise à variations, comme s'en étonne agréablement Edith : « Et c'est drôle, ça fait dix ans que je fais ça et j'ai jamais l'impression de faire la même visite. Pourtant, je dis la même chose, je sais par cœur mon sujet. Eh ben non, c'est différent à chaque fois ! » Plus ou moins culturelle ou plus ou

15. MONTROYA Nathalie, « Médiation et médiateurs culturels : quelques problèmes de définition dans la construction d'une activité professionnelle », in *Lien social et Politiques*, 60, 2008, p. 26.

moins culturelle, cette prise de parole doit sa singularité non seulement à l'interaction, variable, avec les publics, mais aussi et surtout à l'inventivité des guides, perceptible aussi bien dans les manières d'expliquer – quand l'un appuie ses dires sur des plans ou montre des photographies, l'autre prête des jumelles, ou fait circuler une miniature de la cathédrale – que dans l'interprétation donnée. C'est sur ce plan que les CASA font montre de la plus grande créativité, poussant loin le souci de donner sens aux différents éléments de la cathédrale. À propos de la scène de la Nativité qui figure sur le bas-relief du côté nord de la clôture du chœur, Agnès s'arrête sur des détails qu'elle analyse à sa manière bien à elle. Dans son guide, *L'art de visiter Notre-Dame de Paris*, le Père Ponsar se contente d'expliquer que le rideau figuré au-dessus du lit de la Vierge n'est qu'un élément de l'« intérieur cosu<sup>16</sup> » dans lequel le sculpteur a transposé la crèche. Agnès, elle, rappelle que, dans *La Légende dorée*, Marie file pour le rideau du temple qui marque la séparation entre le sacré et le profane, de sorte que ce rideau relevé peut être interprété comme l'effacement de cette frontière et la possibilité désormais donnée aux hommes d'accéder plus largement au sacré. Avec la même liberté, Diane commente le côté sud de la clôture sur lequel a disparu la scène de l'Ascension, sacrifiée avec tout le côté est lors du réaménagement du chœur, suite au vœu de Louis XIII. Là, donc, le bas-relief de l'Ascension a fait place à une niche vide. Diane commence par déprécier les représentations habituelles qui mettent en scène Jésus sur un nuage: « Ça fait rire les enfants », précise-t-elle, à charge. Partant, elle invite les visiteurs à considérer la niche vide comme la meilleure représentation qui soit de l'enlèvement du Christ au Ciel, celle qui suggère, le plus parfaitement, la présence/absence au cœur du mystère de l'Ascension. Ce faisant, cette liberté de parole n'est pas sans bornes ni sans risque. L'audace peut se payer chèrement:

J'avais [...] un ami, rapporte Michel, qui est mort maintenant, le pauvre homme! [...] Et alors, il se penchait sur tous les Évangiles. Il [...] était convaincu que le Christ ressuscité, ce n'était pas le Christ, c'était une apparition. Et il racontait ça aux gens. Et évidemment, il y a des grenouilles de bénitier qui ont été raconter ça à la sacristie. Il s'est fait virer.

Aux limites de l'orthodoxie, leur sens aigu de la distinction que redouble leur « pleine » présence fait-elle pour autant des CASA Notre-Dame de « mauvais » guides?

16. PONSAR Alain, *L'art de visiter Notre-Dame de Paris*, Paris, Notre Histoire / Le Centurion, 1986, p. 94.

## CONFUSION DES GENRES

Tel n'est pas le cas de leur point de vue. Car pour énoncer leurs interprétations, les guides ne procèdent pas par simple inspiration; il leur faut bien au contraire « se mettre au travail ». Les CASA insistent sur ce point, donnant la mesure de leurs efforts en mois, en saisons. Bénédicte a ainsi passé tout un hiver à préparer sa première visite, tandis qu'Edith y a consacré tout un été:

Je m'y suis mise au mois d'avril. Avril, mai, juin, juillet, août, septembre, je n'ai fait que ça! Je me suis enfermée chez moi l'été, et j'ai travaillé, travaillé, pendant six mois. Je n'ai fait que ça. Mais j'étais à peine prête, vous savez! Notre-Dame, c'est quelque chose!

Passer le cap de la visite-atelier, à l'issue de laquelle les CASA plus avertis vous jugent prêt (ou pas) à prendre en charge des groupes, ne signifie pas que l'on s'en tienne à ses acquis. La formation continue à laquelle pourvoit l'association par des conférences mensuelles et un voyage annuel maintiennent une flamme que, de son côté, le guide alimente de lui-même, ainsi que le fait Solange: « Le guide, il s'arrête pas à ce qu'il sait en fin de compte, il faut qu'il recherche toujours. Vous cherchez, toujours, c'est un infini. » D'aucuns érigent cette recherche continue en gage de qualité, permettant de différencier les bons guides des mauvais, en particulier des encartés:

On n'a pas l'impression que les guides font ça, voyez, tout ce travail de recherche, ça reste quand même un petit peu superficiel, estime Edith. La plupart ne sont pas croyants, donc ils ne sentent pas tout ce... pourquoi est-ce que ça a été construit, dans quel sens, qu'est-ce qu'ils ont voulu nous montrer, ou..., etc. On ne le sent pas dans leur visite, on ne le sent pas vraiment. C'est raconté, voilà. Ils nous racontent ce qu'ils ont appris. C'est ce que je ressens. Ce n'est pas ennuyeux, c'est intéressant aussi, mais moi, je ne vois pas les choses de la même manière.

Cette quête perpétuelle n'est cependant pas propre au guide CASA qui la partage avec le croyant, travaillant pour sa part à faire grandir sa foi. En fait, les deux logiques se confondent chez Edith. Travailler à perfectionner son guidage, en trouvant toujours davantage de sens à donner au monument, est une façon de « nourrir », de « faire grandir », d'« approfondir » sa foi. La cathédrale « nous a évangélisés », résume Agnès.

Cela étant, le changement qu'évoque Agnès n'advient pas qu'à force de quête obstinée. Les lieux, parce qu'« habités », jouent aussi leur rôle: « On est porté quand même à Notre-Dame, il y a quelque chose », soutient Bénédicte, ce que Catherine confirme en parlant d'« élévation ». Et quand la première

confie : « Je me dis que Marie m'accompagne lors de ces visites, je ne suis pas toute seule », l'autre admet que « c'est le Seigneur qui parle à travers moi. Je me sens portée, hein, parfois, pas toujours... J'ai l'impression parfois que mes paroles sortent malgré moi. Je pense que c'est ma foi qui me donne cette..., je ne sais pas, cette faculté. » Quoi qu'il en soit de ce qui « porte » ou « élève » (la Cathédrale, la Vierge, le Seigneur), le fait est que, dans cette affaire de guidage, le guide est plus guidé qu'il n'y paraît...

Cette relation fusionnelle donne sens *a posteriori*, tout autant qu'elle y trouve un terreau favorable, aux liens que chacun a noués par ailleurs avec Notre-Dame. Michel « l'aime de passion » et esquisse un autoportrait en conséquence, mêlant inextricablement le monument aux souvenirs des différents moments de sa vie. Tels les offices auxquels il assistait, enfant, et dont il date ses premières émotions esthétiques. Alors, raconte-t-il, l'émerveillement le disputait à la terreur que lui inspirait la pénombre des voûtes. De même il associe la cathédrale à l'éveil de son intelligence, se revoyant, avec ses cubes, tenter de reproduire les voûtes en zigzag. Comme son goût et son esprit s'y sont révélés, le cœur de Michel a appris à battre à Notre-Dame, haut lieu de ses premiers émois amoureux : « J'ai dragué à Notre-Dame ! Ô j'avais 16 ans... une petite charmante ! » Et pour couronner le tout, il se plaît à évoquer l'entrée du général de Gaulle, au son du *Magnificat* et des coups de feu, au jour de la Libération de la capitale. Lui aussi, il était là. S'agissant d'Edith, veuve d'un inspecteur des Monuments historiques chargé de la cathédrale, l'on peut dire qu'autant Notre-Dame « fait partie de [sa] vie », comme elle l'affirme, elle-même fait partie de la cathédrale :

Bien sûr, je suis chez moi à Notre-Dame, c'est ma seconde maison. Je trouve normal qu'il y ait une plaque [en hommage à] mon mari à Notre-Dame [rires], [même si] c'est un peu vaniteux de dire ça. [...] Je suis chez moi !

Fort d'une vie vécue au plus près, sinon dans le monument, le guide se pose donc aussi en témoin, et même plus, pour aller dans le sens du penchant présomptueux d'Edith, en « âme » des lieux. Ainsi donc, si à travers la médiation, la cathédrale s'empare du guide, la réciproque est aussi vraie : par son expérience que décuple la conduite des visites, le guide s'empare de la cathédrale, lui conférant ce faisant une autre dimension, celle, immatérielle, de son expérience, de sa présence, de son existence<sup>17</sup>.

17. Pour d'autres exemples de conversion du monument au patrimoine par l'entremise de la médiation, cf. SAGNES Sylvie, « Suivez le guide... De l'autre à soi, ou comment devenir monument », in *Ethnologues*, 32-2, 2010, p. 81-102 et « Au futur antérieur de la médiation patrimoniale. Les chargés d'action culturelle au château et aux remparts de

La force de ce qui se joue entre le guide et le monument nous ferait bien perdre de vue ce troisième acteur de la visite guidée qu'est le visiteur. Et du reste, dans l'affaire, si quelqu'un se fait transparent, c'est bien lui, qui ne fait que passer, plutôt que le guide, à demeure quant à lui. Le public des CASA n'est pas « captif », ainsi que peut l'être le public de l'Accueil Jeunes, en ce sens que tout un chacun est aussi libre de suivre la visite que de la quitter en cours de route. Du reste, la présence du visiteur d'un bout à l'autre de la visite se vit pour chaque guide un peu comme un défi qui, s'il est relevé, est interprété comme le signe d'un accomplissement :

Beaucoup de gens qui ne sont pas croyants, ils restent jusqu'au bout, ça c'est très étonnant, constate Edith. Je me dis : « Mais je vais leur parler chinois ! Ils ne comprennent rien. Ils ne savent rien. Même le mot *Évangile*, ils ne savent pas ce que c'est ». Je suis un peu sidérée, et ben, ça reste, et des heures. C'est ça qui est étonnant. Ça, c'est le critère de réussite si vous voulez, s'ils restent jusqu'au bout, c'est qu'ils sont intéressés.

Mais le guide n'est pas seulement soucieux de mesurer son potentiel de séduction, il est aussi très attentif à toutes les réactions que son propos suscite, que ce soit à chaud, dans la foulée de la visite, ou plus tard dans les courriers reçus. Ces retours lui permettent d'entrevoir si la visite a atteint son but, autrement dit si elle « a remué quelque chose au fond d'eux », s'« il s'est passé un petit quelque chose », si donc il a (r)éveillé un élan de foi. Mais plus encore, il y trouve le reflet de sa passion pour Notre-Dame et la reconnaissance de sa foi. Ainsi ne boude-t-il pas son plaisir à s'entendre dire : « Vous êtes tellement passionné(e) ! » Ou encore : « Si vous continuez comme ça, vous allez finir par nous convertir ! » Ces deux exclamations, rapportées avec récurrence, semblent les plus attendues, parce que renvoyant, sans doute mieux que d'autres, l'écho de convictions constitutives de soi. Dans cette économie chamboulée de la médiation, le public se fait tout autant émetteur que récepteur. De loin, la configuration obtenue semble correspondre à la « démarche vers (de) l'autre<sup>18</sup> » qu'est la médiation dans la forme idéale qui doit être la sienne, selon ses théoriciens, pour être à même de combiner les impératifs de *démocratisation* et de *démocratie* culturelles, autrement dit un acte de « partage » impliquant les récepteurs dans « la production finale de signification<sup>19</sup> ». De près, tandis que l'objet

Carcassonne », in *Le Tournant patrimonial. Mutations contemporaines des métiers du patrimoine*, VOISENAT Claudie & HOTTIN Christian (dir.), Paris, MSH, 2016, p. 253-271.

18. CAILLET Élisabeth, « L'ambiguïté de la médiation culturelle : entre savoir et présence », in *Publics et musées*, n° 6, 1994, p. 60.

19. MONTPETIT Raymond, « Médiation », in *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, DESVALLÉES André et MAIRESSE François (dir.), Paris, Armand Colin, 2011, p. 218.

de la visite se dédouble ou plutôt se feuillette, intégrant le guide lui-même, l'échange nous confronte à une tout autre logique, pour faire du visiteur un faire-valoir du guide, et ce non pas tant pour son savoir historique, artistique ou même théologique, mais à la faveur de son ressenti, de l'« être-cathédrale » qu'il incarne.

Loin de se voir opposées ou dissoutes l'une dans l'autre, curiosité patrimoniale et quête spirituelle s'épaulent, induisant de fait une redistribution des rôles sur le théâtre de la médiation. Celui de médiateur incombe au patrimoine, celui du visité tout autant au monument qu'au guide, lequel apparaît comme le premier et principal bénéficiaire de son guidage. De recompositions en déplacements, ce qui se joue entre le monument et son guide, sans intermédiaire, en prise directe, constitue un en-deçà de la médiation, d'où ont déserté les impératifs chers aux théoriciens de la médiation, ceux de démocratisation et de démocratie culturelles, respectivement assignables aux dispositifs monumental et patrimonial. Plutôt qu'un compromis entre des exigences divergentes et les dispositifs correspondants, se réalise ici quelque chose d'une neutralisation. Cela étant, l'effet de médiation va bien au-delà, puisque s'observent par ailleurs des phénomènes que l'on peut dire de « conversion » : entre les mains de faiseurs de ces patrimonialités dites « immatérielles », pensées et vécues sur le mode de l'être et non plus seulement de l'avoir<sup>20</sup>, le monument « se précise<sup>21</sup> », quand de son côté le guide, porté par le patrimoine-médiateur, « se monumentalise ». L'on peut, sans excès d'audace, faire ici l'hypothèse que ces occurrences ne renvoient qu'à quelques-unes des formes qu'engendre la négociation entre monument et patrimoine à laquelle préside la médiation. Reste donc à investir plus largement les terrains de la médiation pour y découvrir, avec la manière dont celle-ci retient, exclut, mêle, travaille, agit, modèle nos représentations, le patrimoine toujours en passe de se réinventer.

20. FABRE Daniel, « Le patrimoine porté par l'émotion », in *Émotions patrimoniales*, FABRE Daniel (dir.), Paris, MSH, 2013, p. 13-98.

21. Néologisme formé à partir de l'acronyme PCI (patrimoine culturel immatériel).